



Je suis malade

Je me sentais très bien hier, la preuve, j'ai mangé des tas de caramels, de bonbons, de gâteaux, de frites et de glaces, et, dans la nuit, je me demande pourquoi, comme ça, j'ai été très malade.

Le docteur est venu ce matin. Quand il est entré dans ma chambre, j'ai pleuré, mais plus par habitude que pour autre chose, parce que je le connais bien, le docteur, et il est rudement gentil. Et puis ça me plaît quand il met la tête sur ma poitrine, parce qu'il est tout chauve et je vois son crâne qui brille juste sous mon nez et c'est amusant. Le docteur n'est pas resté longtemps, il m'a donné une petite tape sur la joue et il a dit à maman : « Mettez-le à la diète et surtout, qu'il reste couché, qu'il se repose. » Et il est parti.

Maman m'a dit : « Tu as entendu ce qu'a dit le docteur. J'espère que tu vas être très sage et très obéissant. » Moi, j'ai dit à maman qu'elle pouvait être tranquille. C'est vrai, j'aime beaucoup ma maman et je lui obéis toujours. Il vaut mieux, parce que, sinon, ça fait des histoires.

J'ai pris un livre et j'ai commencé à lire, c'était chouette avec des images partout et ça parlait d'un petit ours qui se perdait dans la forêt où il y avait des chasseurs. Moi j'aime mieux les histoires de cow-boys, mais tante Pulchérie, à tous mes anniversaires, me donne des livres pleins de petits ours, de petits lapins, de petits chats, de toutes sortes de petites bêtes. Elle doit aimer ça, tante Pulchérie.

J'étais en train de lire, là où le méchant loup allait manger le petit ours, quand maman est entrée suivie d'Alceste. Alceste c'est mon copain, celui qui est très gros et qui mange tout le temps. « Regarde, Nicolas, m'a dit maman, ton petit ami Alceste est venu te rendre visite, n'est-ce pas gentil ? » « Bonjour, Alceste, j'ai dit, c'est chouette d'être venu. » Maman a commencé à me dire qu'il ne fallait pas dire « chouette » tout le temps, quand elle a vu la boîte qu'Alceste avait sous le bras. « Que portes-tu là, Alceste ? » elle a demandé. « Des chocolats », a répondu Alceste. Maman, alors, a dit à Alceste qu'il était très gentil, mais qu'elle ne voulait pas qu'il me donne les chocolats, parce que j'étais à la diète. Alceste a dit à maman qu'il ne pensait pas me donner les chocolats, qu'il les avait apportés pour les manger lui-même et que si je voulais des chocolats, je n'avais qu'à aller m'en acheter, non mais sans blague. Maman a regardé Alceste, un peu étonnée, elle a soupiré et puis elle est sortie en nous disant d'être sages.

Alceste s'est assis à côté de mon lit et il me regardait sans rien dire, en mangeant ses chocolats. Ça me faisait drôlement envie. « Alceste, j'ai dit, tu m'en donnes de tes chocolats ? » « T'es pas malade ? » m'a répondu Alceste. « Alceste, t'es pas chouette », je lui ai dit. Alceste m'a dit qu'il ne fallait pas dire « chouette » et il s'est mis deux chocolats dans la bouche, alors on s'est battus.



Chez le fromager

Acheter du fromage en France peut être une expérience intimidante puisque le pays compte trois cents à quatre cents types de fromages! Bien que les supermarchés offrent un large choix, un fromager saura vous donner les meilleurs conseils de dégustation ou de conservation.

Que trouverez-vous dans une fromagerie ? Des spécialités locales bien sûr, mais aussi celles d'autres régions. N'hésitez pas à demander des détails sur le goût de certains fromages. Avec un peu de chance, le fromager vous en fera goûter pour faciliter votre choix. Faites confiance à ce spécialiste pour vous faire découvrir des fromages que vous ne connaissez pas encore.

Si vous voulez rapporter du fromage dans vos bagages, rappelez-vous que les fromages au lait cru (non pasteurisé) de moins de 60 jours sont strictement interdits à l'importation aux États-Unis. L'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Écosse ont des réglementations similaires. Il est donc préférable de déguster certaines spécialités fromagères sur place.

Le fromager saura vous renseigner sur les meilleurs fromages de saison. Le printemps est la saison des fromages de chèvre. L'été, l'affinage des fromages est terminé et les fromages arrivent à maturité. C'est la saison des camemberts et plus généralement des fromages à pâte molle, à croûte lavée ou fleurie. L'automne est la saison des fromages persillés et l'hiver celle du vacherin-mont-d'or. Les fromages dont la durée d'affinage est longue sont savoureux toute l'année. C'est le cas du cantal, du comté mais aussi du beaufort.

Ne vous fiez pas à l'aspect extérieur de certains fromages. Il peut vous déplaire, contrairement au goût. Exprimez plutôt vos préférences en matière de texture ou de saveur. Indiquez aussi le jour et l'occasion où va être dégusté le fromage. Le fromager, avec son expérience, pourra ainsi mieux vous servir.

Bonne dégustation!



La presse

La liberté de presse, en France, est garantie par la Constitution. Ce fait a largement favorisé la diffusion de la presse quotidienne, nationale et régionale. À présent, on compte une dizaine de titres à Paris et environ une centaine en province.

Les quotidiens nationaux sont imprimés à Paris, distribués et vendus dans toute la France ; les quotidiens régionaux ou de province sont diffusés dans une zone assez limitée, vendus aux habitants d'une certaine ville et de ses alentours .

Tous les quotidiens ne paraissent pas toujours le matin. **France soir** et **Le Monde** sont publiés le soir et ils datent déjà le jour suivant. Une copie du **Figaro** du 10 mai correspond à une copie du Monde du 11 mai.

Les quotidiens se diversifient par leurs idées politiques et religieuses, qui apparaissent dans le choix des informations proposées aux lecteurs et dans les articles de fond ou d'actualité politique, avec une orientation idéologique assez nette. **Libération**, par exemple, est un quotidien d'opinion gauchiste ; **La Croix**, en revanche, soutient l'opinion catholique.

L'aspect graphique, lui aussi, a une importance stratégique dans le choix du lecteur : **Le Monde**, qui enregistre une grosse diffusion, garde une présentation sérieuse : il y a quelques années, à la une il n'y avait même pas de photos : seulement une vignette à représenter l'événement d'actualité politique, économique ou sociale le plus significatif de la journée. À présent, c'est encore le quotidien le plus "sérieux", de haute qualité. Les articles sont plutôt engagés, complexes, le langage utilisé est difficile. Son attention est portée à la politique, l'économie, la culture, les sciences.

Le Figaro a perdu l'aspect snob qui le caractérisait dans le passé et a adopté un aspect plus populaire, pour venir au rencontre des goûts d'un public plus vaste. À la une, la tribune centrale est occupée par un article et une large photo qui met en évidence le sujet. À l'intérieur, on trouve les pages dédiées à la politique nationale et internationale ; suivent des pages réservées aux faits divers, au sport, aux spectacles, aux petites annonces.

Très populaire parmi les ouvriers et les personnes moins cultivées, **France-Soir** a un bon tirage, mais le quotidien national le plus vendu en France est **L'Équipe**, quotidien sportif. D'autres quotidiens nationaux sont : **Aujourd'hui en France**, **Paris Huf**, qui s'intéresse surtout aux courses de chevaux, **L'Humanité**, organe de presse gauchiste, **Les Echos**, **La Tribune**, et le journal satirique **Le Canard enchaîné**.

Suivant les données d'une enquête récente de l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Études Économiques), trois Français sur quatre ne lisent pas de quotidiens nationaux. Par contre, les lecteurs assez réguliers de la presse quotidienne nationale sont environ 13 millions. On pourrait dire que le lecteur type de la presse nationale est un homme (55%), diplômé de l'enseignement supérieur (36%), cadre ou professionnel (22%) ou étudiant (13%), vivant dans la région parisienne (34%).

La presse régionale mobilise un lectorat beaucoup plus vaste. Les lecteurs les plus fidèles des journaux régionaux sont les agriculteurs, les artisans, les commerçants, les ouvriers.

La diffusion de la presse quotidienne d'information générale et politique a lentement régressé pendant ces dernières années, en faveur de la presse magazines.



La Nuit

J'aime la nuit avec passion. Je l'aime comme on aime son pays ou sa maîtresse, d'un amour instinctif, profond, invincible. Je l'aime avec tous mes sens, avec mes yeux qui la voient, avec mon odorat qui la respire, avec mes oreilles qui en écoutent le silence, avec toute ma chair que les ténèbres caressent. Les alouettes chantent dans le soleil, dans l'air bleu, dans l'air chaud, dans l'air léger des matinées claires. Le hibou fuit dans la nuit, tache noire qui passe à travers l'espace noir, et, réjoui, grisé par la noire immensité, il pousse son cri vibrant et sinistre.

Le jour me fatigue et m'ennuie. Il est brutal et bruyant. Je me lève avec peine, je m'habille avec lassitude, je sors avec regret, et chaque pas, chaque mouvement, chaque geste, chaque parole, chaque pensée me fatigue comme si je soulevais un écrasant fardeau.

Mais quand le soleil baisse, une joie confuse, une joie de tout mon corps m'envahit. Je m'éveille, je m'anime. À mesure que l'ombre grandit, je me sens tout autre, plus jeune, plus fort, plus alerte, plus heureux. Je la regarde s'épaissir, la grande ombre douce tombée du ciel : elle noie la ville, comme une onde insaisissable et impénétrable, elle cache, efface, détruit les couleurs, les formes, étreint les maisons, les êtres, les monuments de son imperceptible toucher.

Alors j'ai envie de crier de plaisir comme les chouettes, de courir sur les toits comme les chats ; et un impétueux, un invincible désir d'aimer s'allume dans mes veines.

Je vais, je marche, tantôt dans les faubourgs assombrés, tantôt dans les bois voisins de Paris, où j'entends rôder mes sœurs les bêtes et mes frères les braconniers.

Ce qu'on aime avec violence finit toujours par vous tuer. Mais comment expliquer ce qui m'arrive ? Comment même faire comprendre que je puisse le raconter ? Je ne sais pas, je ne sais plus, je sais seulement que cela est. - Voilà.

Donc hier - était-ce hier ? - oui, sans doute, à moins que ce ne soit auparavant, un autre jour, un autre mois, une autre année, - je ne sais pas. Ce doit être hier pourtant, puisque le jour ne s'est plus levé, puisque le soleil n'a pas reparu. Mais depuis quand la nuit dure-t-elle ? Depuis quand?... Qui le dira ? qui le saura jamais ?

Donc hier, je sortis comme je fais tous les soirs, après mon dîner. Il faisait très beau, très doux, très chaud. En descendant vers les boulevards, je regardais au-dessus de ma tête le fleuve noir et plein d'étoiles découpé dans le ciel par les toits de la rue qui tournait et faisait onduler comme une vraie rivière ce ruisseau roulant des astres.

Tout était clair dans l'air léger, depuis les planètes jusqu'aux becs de gaz. Tant de feux brillaient là-haut et dans la ville que les ténèbres en semblaient lumineuses. Les nuits luisantes sont plus joyeuses que les grands jours de soleil.



M. ÉTONNANT

Monsieur Étonnant vivait en Bizarrance, là où l'herbe est bleue et où les arbres sont rouges. Tu connais ce pays, n'est-ce pas ? C'est là aussi que les passages piétons sont à pois... Mais peut-être le sais-tu déjà ! En Bizarrance, les gens postent leurs lettres dans des cabines téléphoniques et téléphonent dans des boîtes aux lettres. En Bizarrance, les parapluies ont des trous pour que l'on sache quand la pluie s'est arrêtée. Ça paraît totalement absurde... sauf quand on s'appelle monsieur Étonnant.

Ce matin-là, monsieur Étonnant se leva, mit son chapeau, se brossa les dents avec du savon... comme d'habitude, cira ses chaussures avec du dentifrice... comme d'habitude et descendit prendre son petit déjeuner. Monsieur Étonnant mangea des oeufs au plat de la crème anglaise... comme d'habitude, et une tasse de confiture au lait chaud... comme d'habitude. Après le petit déjeuner, monsieur Étonnant sortit dans son jardin car, la veille, il avait acheté un arbre. Quand il le regarda, il réalisa qu'il manquait un trou pour le planter. Alors, il se rendit dans la quincaillerie la plus proche.

- Bonjour, dit monsieur Étonnant. Je voudrais acheter un trou.

- Je suis désolé, répondit le vendeur. Le stock est épuisé. Nous avons vendu le dernier, hier.

- Dommage ! gémit monsieur Étonnant. Il se mit alors en quête d'un trou. Il marcha, marcha et marcha longtemps. Finalement, monsieur Étonnant s'arrêta et observa le sol.

- C'est étrange, cette herbe est verte, dit-il à voix haute.

- Bien sûr, répondit une voix derrière lui. L'herbe est toujours verte.

- Qui êtes-vous ? demanda monsieur Étonnant.

- Madame Sage.

- Je suis monsieur Étonnant. Pouvez-vous me dire où je suis ?

- Vous êtes en Normalie, répondit madame Sage. Monsieur Étonnant avait marché si longtemps qu'il était parvenu jusqu'en Normalie.

- Je cherche une quincaillerie, expliqua-t-il. Pouvez-vous m'aider ?

- Bien sûr ! dit madame Sage. Suivez-moi.

Alors qu'ils marchaient, monsieur Étonnant regarda autour de lui. Il n'avait jamais vu d'endroit pareil : l'herbe était verte, les arbres étaient verts aussi et même les haies étaient vertes. Ils arrivèrent bientôt en ville. Monsieur Étonnant se mit alors à sourire, puis à glousser puis il éclata de rire.

- Pourquoi riez-vous ? demanda madame Sage.

-Le... pass... passage piéton est... Ah ! Ah ! rayé ! répondit monsieur Étonnant, secoué par son propre rire.

- Comment pourrait-il en être autrement ? demanda madame Sage.

- Eh bien... à pois, évidemment ! répondit monsieur Étonnant en essuyant ses larmes.

- Ce serait vraiment... étonnant ! ajouta madame Sage.

Ils reprirent leur route mais plus ils avançaient et plus monsieur Étonnant riait. Il rit lorsqu'il croisa quelqu'un qui postait son courrier dans une boîte aux lettres. Il rit quand il vit une autre personne téléphoner dans une cabine téléphonique. Et il rit encore en apercevant un parapluie sans trou. Ils arrivèrent enfin chez madame Boulon, la quincaillière.

- Bonjour, dit monsieur Étonnant en entrant. Je voudrais un trou, s'il vous plaît.

- Un trou ? questionna madame Boulon, surprise.

- Oui, assez gros pour y planter un arbre, expliqua monsieur Étonnant.

Madame Boulon sourit. Madame Sage pouffa. Puis, toutes deux éclatèrent de rire.

- Je n'ai jamais rien entendu d'aussi absurde, dit madame Boulon. Quoique... j'ai peut-être quelque chose qui pourrait vous être utile.

Le soir-même, de retour chez lui, monsieur Étonnant invita son ami monsieur Bizarre à dîner. Il lui raconta sa journée en Normalie. Monsieur Bizarre rit si fort qu'il tomba de sa chaise.

- ... Et puis, poursuivit monsieur Étonnant, madame Boulon m'a donné une pelle. Une pelle ! Vous y croyez ? Pourquoi voudrais-je acheter une pelle alors que j'ai besoin d'un trou ?

- Hi ! Hi ! Ah ! Ah ! C'est ridicule ! se moqua monsieur Bizarre.

- Remarquez, maintenant, ça me donne une idée ! ajouta monsieur Étonnant.

- Et si on s'en servait pour manger le gâteau ?



Père-Lachaise

Bien plus qu'un cimetière, le Père-Lachaise est un lieu de promenade verdoyant et poétique. Chaque année, deux millions de visiteurs se promènent dans ce musée à ciel ouvert à la recherche des morts illustres.

À l'origine, la colline où se trouve le cimetière est la propriété des jésuites, ordre religieux auquel appartient François d'Aix de La Chaize, confesseur du roi Louis XIV. Grâce à la générosité du roi, le père de La Chaize peut largement contribuer à la construction et à l'embellissement d'un domaine destiné au repos des prêtres. Même s'il y séjournera très peu lui-même, le domaine prendra rapidement son nom.

En 1763, sous Louis XV, les jésuites sont expulsés du royaume de France et la colline est vendue. Plusieurs acquéreurs se succèdent, mais les jardins tombent en friche. En 1804, le terrain abandonné est racheté par le préfet de la Seine. L'idée est de l'utiliser comme cimetière réglementé, les cimetières intra-muros étant devenus trop petits et insalubres. L'architecte Brongniart est alors chargé de transformer le terrain en nécropole, ce qu'il fait en respectant le côté champêtre du lieu.

Appelé «cimetière de l'Est» à l'origine, le cimetière est vite rebaptisé «le Père-Lachaise» par les Parisiens, la particule du nom ayant été oubliée et l'orthographe modifiée.

Le cimetière est inauguré en 1804 avec l'inhumation d'une petite fille de 5 ans, mais il y a très peu de concessions au début. Les Parisiens n'aiment pas le Père-Lachaise et peu d'entre eux veulent y être enterrés. En 1817, les responsables décident d'y transférer les dépouilles de deux Français célèbres : La Fontaine et Molière. Cela a pour effet d'attirer les populations les plus riches. Pour la bourgeoisie du XIX^e siècle, se faire enterrer au Père-Lachaise est alors du dernier chic. Les fosses communes du début (il y avait à l'époque très peu de concessions individuelles) et les tombes austères de la période 1804-1815 sont remplacées par des monuments grandioses. Le cimetière compte deux mille tombes en 1815 et trente mille en 1830. Industriels, savants, aristocrates et politiciens y sont inhumés, tout comme les opposants au régime. Les enterrements donnent aussi lieu à des manifestations politiques, la liberté de réunion n'existant pas en ce temps-là. Le cimetière s'agrandira entre 1824 et 1850, passant de 24 hectares en 1829 aux 44 ha d'aujourd'hui.

Au fil du temps, le cimetière du Père-Lachaise est devenu un véritable musée de l'art funéraire, l'architecture des tombeaux étant souvent le reflet d'une civilisation ou d'une époque. Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, le tombeau doit être la « vitrine » de la famille. Si certaines tombes sont très simples, d'autres sont ostentatoires et surchargées. Tous les styles sont représentés : tombes gothiques, caveaux haussmanniens, chapelles funéraires avec vitraux, statues de bronze ou de marbre, etc. Certains caveaux ou tombes sont de véritables curiosités. Temple grec, pyramide égyptienne, mausolée à l'antique : l'imagination des architectes n'a pas de limites. La partie la plus ancienne du cimetière, proche de l'entrée principale, est dite «romantique» en raison des représentants de ce courant culturel, comme Chopin ou Géricault. Cette partie constitue un site classé depuis 1962 et ses trente mille monuments funéraires sont inscrits à l'inventaire des monuments historiques. Le mur des Fédérés, le monument aux morts de Bartholomé et le monument d'Oscar Wilde en font partie.

Le cimetière compte environ soixante-neuf mille tombes et beaucoup abritent des dépouilles célèbres, ce qui fait du Père-Lachaise l'un des lieux les plus visités de Paris après la tour Eiffel, le Louvre et Notre-Dame. On peut, si on le veut, se recueillir entre autres sur la tombe de Chopin, de Delacroix, de Modigliani, de Balzac, d'Apollinaire, de Colette, de Musset, de Proust ou de Champollion. Édith Piaf, Simone Signoret, Yves Montand sont aussi enterrés au Père-Lachaise.



Le Horla

8 mai. - Quelle journée admirable ! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent.

À gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onze heures, un long convoi de navires, traînés par un remorqueur, gros comme une mouche, et qui râlait de peine en vomissant une fumée épaisse, défila devant ma grille.

Après deux goélettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mâts brésilien, tout blanc, admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir.

12 mai. - J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours; je me sens souffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse. On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaieté, avec des envies de chanter dans la gorge. - Pourquoi ? - Je descends le long de l'eau ; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. - Pourquoi ? - Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui passant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables ?

Comme il est profond, ce mystère de l'invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes sonores. Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naissance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre odorat, plus faible que celui du chien... avec notre goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin !

Ah ! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre faveur d'autres miracles, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous !

26 mai. - Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps ! J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la



mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

18 mai. - Je viens d'aller consulter mon médecin, car je ne pouvais plus dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais sans aucun symptôme alarmant. Je dois me soumettre aux douches et boire du bromure de potassium.

25 mai. - Aucun changement ! Mon état, vraiment, est bizarre. À mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la nuit cachait pour moi une menace terrible. Je dîne vite, puis j'essaie de lire ; mais je ne comprends pas les mots ; je distingue à peine les lettres. Je marche alors dans mon salon de long en large, sous l'oppression d'une crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et la crainte du lit.

Vers dix heures, je monte dans ma chambre. À peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous ; j'ai peur... de quoi?... Je ne redoutais rien jusqu'ici... j'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi?... Est-ce étrange qu'un simple malaise, un trouble de la circulation peut-être, l'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si délicat de notre machine vivante, puisse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave ? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec l'épouvante de sa venue ; et mon cœur bat, et mes jambes frémissent ; et tout mon corps tressaille dans la chaleur des draps, jusqu'au moment où je tombe tout à coup dans le repos, comme on tomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près de moi, qui me guette, qui va me saisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors - longtemps - deux ou trois heures - puis un rêve - non - un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je suis couché et que je dors... je le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler.

Moi, je me débats, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes ; je veux crier, - je ne peux pas ; - je veux remuer, - je ne peux pas ; - j'essaie, avec des efforts affreux, en haletant, de me tourner, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, - je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle toutes les nuits, je dors enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

2 juin. - Mon état s'est encore aggravé. Qu'ai-je donc ? Le bromure n'y fait rien ; les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatiguer mon corps, si las pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare¹. Je crus d'abord que l'air frais, léger et doux, plein d'odeur d'herbes et de feuilles, me versait aux veines un sang nouveau, au cœur une énergie nouvelle. Je pris une grande avenue de chasse, puis je tournai vers La Bouille, par une allée étroite, entre deux armées d'arbres démesurément hauts qui mettaient un toit vert, épais, presque noir, entre le ciel et moi.

Un frisson me saisit soudain, non pas un frisson de froid, mais un étrange frisson d'angoisse. »

Je hâtai le pas, inquiet d'être seul dans ce bois, apeuré sans raison, stupidement, par la profonde solitude. Tout à coup, il me sembla que j'étais suivi, qu'on marchait sur mes talons, tout près, tout près, à me toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne vis derrière moi que la droite et large allée, vide, haute, redoutablement vide ; et de l'autre côté elle s'étendait aussi à perte de vue, toute pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi ? Et je me mis à tourner sur un talon, très vite, comme une toupie. Je faillis tomber ; je rouvris les yeux ; les arbres dansaient ; la terre flottait ; je dus m'asseoir. Puis, ah ! je ne



savais plus par où j'étais venu ! Bizarre idée ! Bizarre ! Bizarre idée ! Je ne savais plus du tout. Je partis par le côté qui se trouvait à ma droite, et je revins dans l'avenue qui m'avait amené au milieu de la forêt.

3 juin. - La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques semaines. Un petit voyage, sans doute, me remettra.

2 juillet. - Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai visité le mont Saint-Michel que je ne connaissais pas.

Quelle vision, quand on arrive, comme moi, à Avranches, vers la fin du jour ! La ville est sur une colline ; et on me conduisit dans le jardin public, au bout de la cité. Je poussai un cri d'étonnement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à perte de vue, entre deux côtes écartées se perdant au loin dans les brumes ; et au milieu de cette immense baie jaune, sous un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et pointu un mont étrange, au milieu des sables. Le soleil venait de disparaître, et sur l'horizon encore flamboyant se dessinait le profil de ce fantastique rocher qui porte sur son sommet un fantastique monument.

Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au soir, et je regardais se dresser devant moi, à mesure que j'approchais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs heures de marche, j'atteignis l'énorme bloc de pierres qui porte la petite cité dominée par la grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, j'entrai dans la plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle, couvert de tours, de sveltes clochetons, où montent des escaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes bizarres hérissées de chimères, de diables, de bêtes fantastiques, de fleurs monstrueuses, et reliés l'un à l'autre par de fines arches ouvragées.

Quand je fus sur le sommet, je dis au moine qui m'accompagnait : « Mon père, comme vous devez être bien ici ! »

Il répondit : « Il y a beaucoup de vent, monsieur » ; et nous nous mîmes à causer en regardant monter la mer, qui courait sur le sable et le couvrait d'une cuirasse d'acier.

Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu, des légendes, toujours des légendes.

Une d'elles me frappa beaucoup. Les gens du pays, ceux du mont, prétendent qu'on entend parler la nuit dans les sables, puis qu'on entend bêler deux chèvres, l'une avec une voix forte, l'autre avec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont les cris des oiseaux de mer, qui ressemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des plaintes humaines ; mais les pêcheurs attardés jurent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de la petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais la tête couverte de son manteau, et qui conduit, en marchant devant eux, un bouc à figure d'homme et une chèvre à figure de femme, tous deux avec de longs cheveux blancs et parlant sans cesse, se querellant dans une langue inconnue, puis cessant soudain de crier pour bêler de toute leur force.

Je dis au moine : « Y croyez-vous ? »

Il murmura : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne les connaîtrions-nous point depuis longtemps ; comment ne les auriez-vous pas vus, vous ? comment ne les aurais-je pas vus, moi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons la cent millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, - l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir ? Il existe, pourtant. »

Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou peut-être un sot. Je ne l'aurais pu affirmer au juste ; mais je me tus. Ce qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.



3 juillet. - J'ai mal dormi; certes, il y a ici une influence fiévreuse, car mon cocher souffre du même mal que moi. En rentrant hier, j'avais remarqué sa pâleur singulière. Je lui demandai :

« Qu'est-ce que vous avez, Jean ? »

- J'ai que je ne peux plus me reposer, monsieur, ce sont mes nuits qui mangent mes jours. Depuis le départ de monsieur, cela me tient comme un sort. »

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand peur d'être repris, moi.

4 juillet. - Décidément, je suis repris. Mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres. Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est levé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement meurtri, brisé, anéanti, que je ne pouvais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repartirai certainement.

5 juillet. - Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égare quand j'y songe !

Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef; puis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables, dont je fus tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus affreuse encore.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille avec un couteau dans le poumon, et qui râle, couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas - voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau; j'allumai une bougie et j'allai vers la table où était posée ma carafe. Je la soulevai en la penchant sur mon verre ; rien ne coula. - Elle était vide !, Elle était vide complètement ! D'abord, je n'y compris rien ; puis, tout à coup, je ressentis une émotion si terrible, que je dus m'asseoir, ou plutôt, que je tombai sur une chaise ! puis, je me redressai d'un saut pour regarder autour de moi ! puis je me rassis, éperdu d'étonnement et de peur, devant le cristal transparent ! Je le contemplais avec des yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremblaient ! On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne pouvait être que moi ? Alors, j'étais somnambule, je vivais, sans le savoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaissable et invisible, anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi ! Et je restai là jusqu'au jour, sans oser regagner mon lit.

6 juillet. - Je deviens fou. On a encore bu toute ma carafe cette nuit ; - ou plutôt, je l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Est-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! mon Dieu ! Je deviens fou ? Qui me sauvera ?

10 juillet. - Je viens de faire des épreuves surprenantes. Décidément, je suis fou ! Et pourtant !

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ma table du vin, du lait, de l'eau, du pain et des fraises. On a bu - j'ai bu - toute l'eau, et un peu de lait. On n'a touché ni au vin, ni au pain, ni aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai renouvelé la même épreuve, qui a donné le même résultat.

Le 8 juillet, j'ai supprimé l'eau et le lait. On n'a touché à rien.

Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur ma table l'eau et le lait seulement, en ayant soin d'envelopper les carafes en des linges de mousseline blanche et de ficeler les bouchons. Puis, j'ai frotté mes lèvres, ma barbe, mes mains avec de la mine de plomb, et je me suis couché.

L'invincible, sommeil m'a saisi, suivi bientôt de l'atroce réveil. Je n'avais point remué ; mes draps eux-mêmes ne portaient pas de taches. Je m'élançai vers ma table. Les linges enfermant les bouteilles



étaient demeurés immaculés. Je déliai les cordons, en palpitant de crainte. On avait bu toute l'eau ! on avait bu tout le lait ! Ah ! mon Dieu !...

Je vais partir tout à l'heure pour Paris.

12 juillet. - Paris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers ! J'ai dû être le jouet de mon imagination énervée, à moins que je ne sois vraiment somnambule, ou que j'aie subi une de ces influences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggestions. En tout cas, mon affolement touchait à la démence, et vingt-quatre heures de Paris ont suffi pour me remettre d'aplomb.

Hier, après des courses et des visites, qui m'ont fait passer dans l'âme de l'air nouveau et vivifiant, j'ai fini ma soirée au Théâtre-Français. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils ; et cet esprit alerte et puissant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boulevards. Au coudoisement de la foule, je songeais, non sans ironie, à mes terreurs, à mes suppositions de l'autre semaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habitait sous mon toit. Comme notre tête est faible et s'effare, et s'égare vite, dès qu'un petit fait incompréhensible nous frappe !

Au lieu de conclure par ces simples mots : « Je ne comprends pas parce que la cause m'échappe », nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et des puissances surnaturelles.

14 juillet. - Fête de la République¹. Je me suis promené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bête d'être joyeux, à date fixe, par décret du gouvernement. Le peuple est un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient et tantôt féroce révolté. On lui dit : « Amuse-toi. » Il s'amuse. On lui dit : « Va te battre avec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Vote pour l'Empereur. » Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour la République. » Et il vote pour la République.

Ceux qui le dirigent sont aussi sots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des principes, lesquels ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu'ils sont des principes, c'est-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien, puisque la lumière est une illusion, puisque le baït est une illusion.

16 juillet. - J'ai vu hier des choses qui m'ont beaucoup troublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Sablé, dont le mari commande le 76^e chasseurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent, qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longuement les résultats prodigieux obtenus par des savants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avançait me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous sommes, affirmait-il, sur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire, un de ses plus importants secrets sur cette terre ; car elle en a certes d'autres importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pense, depuis qu'il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer, par l'effort de son intelligence, à l'impuissance de ses organes. Quand cette intelligence demeurait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier-créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus



inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire : «Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

«Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau. Mesmer¹ et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Ma cousine, très incrédule aussi, souriait. Le docteur Parent lui dit : «Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, madame ?

- Oui, je veux bien. »

Elle s'assit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la fascinant. Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée. Je voyais les yeux de Mme Sablé s'alourdir, sa bouche se crispier, sa poitrine haleter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

«Mettez-vous derrière elle», dit le médecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de visite en lui disant : «Ceci est un miroir; que voyez-vous dedans ? »

Elle répondit :

« Je vois mon cousin.

- Que fait-il ?

- Il se tord la moustache.

- Et maintenant ?

- Il tire de sa poche une photographie.

- Quelle est cette photographie ?

- La sienne. »

C'était vrai ! Et cette photographie venait de m'être livrée, le soir même, à l'hôtel.

« Comment est-il sur ce portrait ?

- Il se tient debout avec son chapeau à la main. »

Donc elle voyait dans cette carte, dans ce carton blanc, comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes, épouvantées, disaient : «Assez! Assez! Assez ! »

Mais le docteur ordonna : «Vous vous lèverez demain à huit heures ; puis vous irez trouver à son hôtel votre cousin, et vous le supplierez de vous prêter cinq mille francs que votre mari vous demande et qu'il vous réclamera à son prochain voyage. »

Puis il la réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je songeais à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point sur l'absolue, sur l'insoupçonnée bonne foi de ma cousine, que je connaissais comme une sœur, depuis l'enfance, mais sur une supercherie possible du docteur. Ne dissimulait-il pas dans sa main une glace qu'il montrait à la jeune femme endormie, en même temps que sa carte de visite ? Les prestidigitateurs de profession font des choses autrement singulières.

Je rentrais donc et je me couchai.

Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon valet de chambre qui me dit :

«C'est Mme Sablé qui demande à parler à Monsieur tout de suite. »

Je m'habillai à la hâte et je la reçus.

Elle s'assit fort troublée, les yeux baissés, et, sans lever son voile, elle me dit :

«Mon cher cousin, j'ai un gros service à vous demander.

- Lequel, ma cousine ?

- Cela me gêne beaucoup de vous le dire, et pourtant, il le faut. J'ai besoin, absolument besoin, de cinq mille francs.



- Allons donc, vous ?

- Oui, moi, ou plutôt mon mari, qui me charge de les trouver. »

J'étais tellement stupéfait, que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si vraiment elle ne s'était pas moquée de moi avec le docteur Parent, si ce n'était pas là une simple farce préparée d'avance et fort bien jouée.

Mais, en la regardant avec attention, tous mes doutes se dissipèrent. Elle tremblait d'angoisse, tant cette démarche lui était douloureuse, et je compris qu'elle avait la gorge pleine de sanglots.

Je la savais fort riche et je repris :

«Comment ! votre mari n'a pas cinq mille francs à sa disposition ! Voyons, réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander ? »

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand effort pour chercher dans son souvenir, puis elle répondit :

«Oui..., oui..., j'en suis sûre.

- Il vous a écrit ? »

Elle hésita encore, réfléchissant. Je devinai le travail torturant de sa pensée. Elle ne savait pas. Elle savait seulement qu'elle devait m'emprunter cinq mille francs pour son mari. Donc elle osa mentir.

« Oui, il m'a écrit.

- Quand donc ? Vous ne m'avez parlé de rien, hier.

- J'ai reçu sa lettre ce matin.

- Pouvez-vous me la montrer ?

-Non... non... non... elle contenait des choses intimes... trop personnelles... je l'ai... je l'ai brûlée.

- Alors, c'est que votre mari fait des dettes. »

Elle hésita encore, puis murmura :

« Je ne sais pas. »

Je déclarai brusquement :

«C'est que je ne puis disposer de cinq mille francs en ce moment, ma chère cousine. »

Elle poussa une sorte de cri de souffrance.

«Oh ! oh ! je vous en prie, je vous en prie, trouvez-les... »

Elle s'exaltait, joignait les mains comme si elle m'eût prié ! J'entendais sa voix changer de ton; elle pleurait et bégayait, harcelée, dominée par l'ordre irrésistible qu'elle avait reçu.

«Oh! oh! je vous en supplie... Si vous saviez comme je souffre... il me les faut aujourd'hui. »

J'eus pitié d'elle.

«Vous les aurez tantôt, je vous le jure. »

Elle s'écria :

« Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon. »

Je repris :

«Vous rappelez-vous ce qui s'est passé hier soir chez vous ?

- Oui.

- Vous rappelez-vous que le docteur Parent vous a endormie ?

- Oui.

- Eh bien ! il vous a ordonné de venir m'emprunter ce matin cinq mille francs, et vous obéissez en ce moment à cette suggestion. »

Elle réfléchit quelques secondes et répondit :

« Puisque c'est mon mari qui les demande. »

Pendant une heure, j'essayai de la convaincre, mais je n'y pus parvenir.

Quand elle fut partie, je courus chez le docteur. Il allait sortir ; et il m'écouta en souriant. Puis il dit :



« Croyez-vous maintenant ?

- Oui ! il le faut bien.

- Allons chez votre parente. »

Elle sommeillait déjà sur une chaise longue, accablée de fatigue. Le médecin lui prit le pouls, la regarda quelque temps, une main levée vers ses yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'effort insoutenable de cette puissance magnétique.

Quand elle fut endormie :

«Votre mari n'a plus besoin de cinq mille francs ! Vous allez donc oublier que vous avez prié votre cousin de vous les prêter, et, s'il vous parle de cela, vous ne comprendrez pas. »

Puis il la réveilla. Je tirai de ma poche un portefeuille «Voici, ma chère cousine, ce que vous m'avez demandé ce matin. »

Elle fut tellement surprise que je n'osai pas insister. J'essayai cependant de ranimer sa mémoire, mais elle nia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillit, à la fin, se fâcher.



Vertimų projektas „TAVO ŽVILGSNIS 2018“

(Vertimo lapas)

1. Švietimo įstaigos pavadinimas	
2. Moksleivio (-ės) vardas, pavardė (spausdintinėmis raidėmis)	
3. Mokytojo (darbo vadovo) vardas, pavardė	
4. Verčiamo teksto pavadinimas (lietuvių kalba)	
5. Užsienio kalba, iš kurios verčiama	
6. Tai Jūsų pirmoji ar antroji užsienio kalba?	
7. Moksleivio klasė/kursas	
8. Moksleivio amžius	
9. Užsienio kalbos mokymosi metai	